

# **Ateliers de l'Insu.**

**Formation d'animateur d'atelier d'expression créatrice.  
Octobre 2010 - juin 2012.**

**« Un atelier d'expression en OISP...  
Vous êtes sûr ? »**

**Odile Hennecart**

## **Merci**

A Alain et Tanguy, d'offrir une formation où les savoirs ne se transmettent pas, mais se construisent, se découvrent, s'échangent, dans un rapport égalitaire, en profitant des apports, des intuitions, des expériences, des connaissances de chacun...

A Pauline qui, parce qu'elle a l'intuition que quelque chose, m'a laissée pousser des portes vers des inconnues.

A Dominique, avec laquelle j'ai tant et tant partagé autour des ateliers d'expression que j'ai pu puiser en ces conversations l'audace d'aller plus loin.

A Anne-Marie, qui anime elle-même des ateliers d'écriture avec tant d'énergie, de ferveur mais aussi de curiosité et d'ouverture, que sa motivation a soutenu la mienne.

A Florence, Yves, Anne-Maire, Souade, Celestina et Jonathan qui, par leur audace à participer à un atelier animé par une de leur collègue et à y jouer le jeu, ont consolidé la confiance que j'avais dans cette pratique.

A Jean-François et Pascale qui, lors de nos moments de réflexion en équipe, soulignent des points fort intéressants.

A toutes mes collègues des Ateliers de l'Insu avec lesquelles j'ai traversé des aventures qui m'ont permis de croire aux effets positifs des ateliers d'expression.

A tous les stagiaires de Proforal qui sont passés par les ateliers que j'ai animés pour eux, et qui par leur participation, et la confiance qu'ils m'ont accordée m'ont aidée à y croire.

Aux jeunes filles de l'IPPJ de Saint-Servais.

A Lionel, qui m'a montré la route vers Saint-Servais.

A Isabel, qui depuis tant et tant d'années suit mes pérégrinations, fais confiance à mes projets ainsi qu'aux chemins de traverses que j'emprunte parfois.

A tous ceux et toutes celles qui, d'une manière ou d'une autre, de loin ou de près, en ayant conscience ou pas, m'ont soutenue et me soutiennent encore dans cette route vers les ateliers d'expression.

A mon colloc, Jonathan, qui m'aide à prendre soin de ma part un peu intello et de ma part un peu artiste

**Parce que tous les jours, nous nous recréons au fil des frottements aux autres...**

## Préambule

En 1998, je démarrais ma carrière professionnelle à Proforal, association reconnue comme organisme d'insertion socio-professionnelle (OISP) dont la mission est d'organiser des cours de français et calcul pour des personnes chercheuses d'emploi faiblement scolarisées.

Depuis 1998, j'y anime des cours de français.

Notre équipe a toujours été soucieuse de mettre en place des projets visant les intentions suivantes :

- mettre en questionnement la dynamique d'un groupe c'est-à-dire inviter à réfléchir à la place que j'y prends, à la place que j'y laisse aux autres,
- restaurer / consolider une image positive de soi
- valoriser les expériences, le bagage antérieur à la formation, "bagage par lequel chacun(e) peut être reconnu dans le groupe, à partir duquel il va pouvoir partir pour déconstruire le connu et aller vers l'inconnu, vers de nouveaux apprentissages."<sup>1</sup>

C'est ainsi qu'un jour, sur mon parcours de formatrice à Proforal, au détour de tous les projets que notre équipe a conçus et portés, j'ai croisé un animateur théâtral dont la manière d'animer un groupe m'a plu, m'a interpellée, qui m'a donné envie d'être capable de faire comme lui, d'être en relation au groupe à sa manière. Et cet animateur était passé par les Ateliers de l'Insu...

D'autre part, depuis toujours, je me frotte tantôt au théâtre, tantôt à la sculpture, tantôt au chant, tantôt au clown sans jamais devenir professionnelle dans aucune de ces disciplines artistiques, mais toujours, en utilisant, pour moi-même, ces supports comme média à ma propre expression, à la recherche de ma personnalité, mes besoins, mes envies, mes désirs. Et souvent, dans le cadre de mon métier de formatrice, j'ai utilisé l'une ou l'autre de ces disciplines pour permettre aux participants de se révéler à eux-mêmes et aux autres, quelque chose d'eux, de se montrer aux autres non plus sous l'angle déficient<sup>2</sup> de celui ou celle qui ne sait pas écrire, qui n'a pas d'emploi, etc., mais plutôt sous l'angle porteur d'une être vivant qui a en lui bien des ressources auxquelles il est capable d'accéder.

Alors, un beau jour, moi aussi, je me suis inscrite aux Ateliers de l'Insu, car j'ai compris que je ne serais jamais ni comédienne, ni sculptrice, ni chanteuse... Mais que c'était mon truc à moi de me servir du théâtre, du clown, de l'argile, du chant ou de tout autre support, pour offrir à des personnes l'occasion de s'exprimer, de se découvrir, de se transformer, de penser ce qui les traverse, de traverser ce qui les occupe, "de prendre soin, de faire quelque chose des questions qui se posent à elles, en restant sur le chemin qui leur appartient"<sup>3</sup>.

Et aujourd'hui, je pense qu'un atelier d'expression, qui plus est un atelier dont le média est l'écriture, a tout son sens sur mon lieu de travail. C'est la raison pour laquelle, depuis septembre 2011, j'y anime

---

<sup>1</sup> In : Wattiaux, p. 28, citant Odette et Michel Neumayer : Le "tous porteurs d'expériences" est complémentaire du "tous capables". C'est parce que chacun arrive en formation avec un bagage qu'il peut être reconnu dans le groupe. Il doit pouvoir partir de cet acquis pour déconstruire le connu et aller vers l'inconnu, vers de nouveaux apprentissages."

<sup>2</sup> Selon le « Petit Robert », l'adjectif « déficient » a pour origine le latin « deficiens », participe présent de « deficere », qui signifie « manquer ».

<sup>3</sup> In : folder de La Cadrannerie, Atelier d'Expression visée thérapeutique, Centre Chapelle-aux-Champs.

des ateliers d'écriture, « à la manière des Ateliers de l'Insu ».

Dans le cadre du présent travail, je vais écrire ma réponse actuelle à la question : "Pourquoi et comment, au sein d'un OISP, animer un atelier d'expression, et plus particulièrement, un atelier d'expression dont l'écriture est le média ?" Cette réponse, je l'ai nourrie (et la nourris encore...) du vécu des participants à mes ateliers, de la réflexion de mes collègues, de la formation des Ateliers de l'Insu, de la supervision que j'ai commencée avec Alain Gontier, et enfin de l'apport du stage que je suis en train de réaliser avec Tanguy de Foy, à l'IPPJ de Saint-Servais.

## A. Contexte de l'atelier d'écriture

### • Présentation de l'institution

Proforal est un organisme d'insertion socio-professionnelle. Nous y accueillons des personnes adultes, chercheuses d'emploi, faiblement scolarisées (c'est-à-dire non détentrices du certificat d'études secondaires inférieures ou bien du certificat d'études de base, pour les groupes alpha). Pendant des sessions de 350-400 heures (environ 3 à 4 mois), ces personnes viennent entre les murs de notre association pour améliorer leurs compétences en français et math, et réfléchir à leur projet professionnel.

Les cours ont lieu tous les jours ouvrables de la semaine, de 8h45 à 15H soit durant 23 heures par semaine. Les participants à nos formations sont appelés stagiaires. Ils perçoivent un défraiement : leurs frais de déplacement leur sont remboursés, et ils perçoivent 0,89 euro/net pour chaque heure réellement prestée.

Ils participent à 4h30 de cours de mathématiques par semaine, et 18h30 de cours de français (dont 2 d'ateliers d'écriture). Et de temps à autre, ils rencontrent en tête à tête, durant les heures de cours, le responsable ISP qui les accompagne dans leur réflexion pour trouver un emploi. (Quel emploi viser, quelle formation suivre, combien de temps envisager consacrer à la formation ?) Il leur est également possible, quand cela leur semble nécessaire, de rencontrer l'assistant social pour discuter avec lui de choses qui font obstacle à leur participation à la formation (tels des problèmes de logement, etc.)

Nous sommes installés près de Simonis. Nous travaillons dans deux bâtiments différents, l'un où sont installés les bureaux du personnel, l'autre où nous disposons d'un grand plateau divisé en 7 salles de cours, un espace dévolu à la cafétéria et des WC.

En début de session, chaque groupe se voit attribuer une salle dans laquelle auront lieu la majeure partie des cours auxquels il participera. (Je dis la majeure partie, car pour les cours de math, certains groupes sont mixés en fonction de leur niveau de compétences et donc, certains stagiaires pour ces cours, changent de salle et de partenaires de travail.)

Pour entrer en formation à Proforal, la personne candidate passe par plusieurs étapes listées ci-dessous :

- ✓ Elle prend contact avec notre association par téléphone, par mail ou bien en venant toquer directement à notre porte.
- ✓ Ce premier contact débouche souvent sur une inscription à une séance d'infos et de tests.
- ✓ Durant la séance d'informations, la personne se voit présenter les différentes formations organisées chez nous (à savoir, un module alpha, un module FLE, plusieurs modules formation de base, une préformation animateurs, une préformation bureautique), le calendrier et l'horaire de la formation, les cours inscrits à l'horaire de la semaine, le règlement de Proforal, etc. Lors de cette séance d'info, il est précisé que la régularité, la ponctualité et une participation à tous les cours, sans exception, sont requises.
- ✓ Immédiatement après cette séance d'informations, la personne candidate passe des tests de français (une dictée, une compréhension de texte, une expression écrite) et de maths.

- ✓ Au terme de ces tests, elle est invitée pour une autre date à un entretien au cours duquel nous mesurons s'il y a adéquation entre sa demande/ses besoins, et ce que nous proposons dans nos formations.
- ✓ Au terme de cette procédure de sélection, la personne acceptée dans notre centre de formation est orientée vers tel ou tel module, et est invitée à venir signer son contrat de formation. Ce contrat lie trois entités : le/la stagiaire, notre institution et Bruxelles-Formation (un organisme qui finance notre action en défrayant le public).

- **Présentation du public**

Dans une très large majorité, les personnes qui toquent à la porte de Proforal sont issues de l'immigration (Afrique noire, Afrique du Nord, Amérique du Sud, Europe de l'est, etc.). Toutes ont entre 18 et 45 ans. Certaines sont primo arrivantes, d'autres vivent en Belgique depuis quelques 20 ans. Certaines sont arrivées pour des raisons économiques, d'autres pour fuir la guerre, d'autres pour mettre leur fille à l'abri de l'excision, etc.

Nombreuses sont celles qui ont, par rapport à l'école, une histoire douloureuse : succession d'échecs scolaires, interruption prématurée de leur scolarité pour des raisons économiques, culturelles, ou encore d'instabilité politique dans leur pays. Je pourrais ici faire mienne une phrase lue récemment dans le numéro 183 du Journal de l'alpha, et ajouter que nombreuses sont celles "pour qui l'écriture [est] un combat, une injustice à réparer"<sup>4</sup>.

Lors des entretiens de sélection, j'entends souvent et principalement deux désirs qui animent ces personnes à venir en formation dans notre association : trouver un emploi, bien sûr, mais aussi accompagner leurs enfants dans leur scolarité.

Certaines d'entre elles arrivent chez nous :

- de leur propre initiative (Elles ont entendu parler de notre association par l'une ou l'autre de leurs connaissances ou suite à des recherches qu'elles ont effectuées sur le net.),
- parce qu'elles se sont présentées dans un centre de formation qualifiante (où apprendre un métier), et y ont été refusées faute d'avoir réussi les tests de français ou de maths ou bien un entretien de motivation,
- par obligation, certaines d'entre elles franchissant les portes de Proforal, vivement encouragées par un travailleur d'Actiris ou encore un agent d'insertion du CPAS...

Enfin, comme je l'ai rapidement évoqué plus haut, le public avec lequel nous travaillons est également un public qui rencontre de nombreuses difficultés susceptibles de perturber voire empêcher la formation : surendettement, logements insalubres, maltraitance physique et/ou psychologique, etc.

---

<sup>4</sup> In : Pascale LASSABLIÈRE, p. 61.

## B. L'atelier d'écriture en lui-même

- **Les groupes à l'intention desquels j'anime mon atelier**

Actuellement, les groupes auxquels j'adresse mes ateliers d'écriture sont des groupes de formation de base soit des groupes de personnes détentrices du certificat d'études de base et non détentrices du certificat d'études secondaires inférieures. Leurs lacunes en français sont nombreuses.

Mes ateliers ne s'adressent donc pas encore au groupe alpha, même si cette idée prend lentement forme quelque part en moi...

- **L'atelier dans sa dimension matérielle**

Le lieu dans lequel j'anime l'atelier d'écriture est la salle de cours du groupe auquel je m'adresse.

Durant la pause de midi (qui dure une heure), j'installe le local pour l'atelier d'écriture.

La table du formateur devient l'espace qui va accueillir le matériel de production à savoir :

- ✓ pots de colle,
- ✓ paires de ciseaux,
- ✓ rouleaux de papier-collant,
- ✓ feuilles A4 et A3 blanches et colorées,
- ✓ enveloppes blanches et colorées, de divers formats,
- ✓ fiches blanches et colorées,
- ✓ cahiers A5 lignés,
- ✓ papier-peint,
- ✓ feuilles de tableau-papier,
- ✓ plumes,
- ✓ encres de chine de plusieurs couleurs,
- ✓ gouaches,
- ✓ écoline,
- ✓ pinceaux,
- ✓ crayons de couleurs,
- ✓ pastels.

Devant cette table trône, sur une planche à roulettes de déménageurs, une grande manne en osier contenant divers magazines et journaux (*Femmes d'aujourd'hui*, *Géo*, journaux *Métro*<sup>5</sup>, etc.), et livres.

Dans un coin de l'atelier, j'installe également un espace de repos soit deux matelas recouverts d'une couverture.<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup> Que les participants trouvent sur leur trajet pour venir en formation.

<sup>6</sup> J'ai envie de souligner ici que, dans le matériel que j'utilise lors de cet atelier, plusieurs objets sont des objets de récupération... La planche à roulettes, qui me permet de déplacer avec facilité la manne d'une salle à l'autre, a été récupérée lors de notre dernier déménagement l'an passé, les déménageurs l'ayant oubliée en nos locaux... La manne elle-même a été ramassée sur un trottoir, lors d'une de mes déambulations dans la ville.

- **L'atelier au fil du temps**

L'atelier d'écriture a lieu une fois par semaine, pendant toute la session (c-à-d entre 10 et 14 semaines). Il se déroule l'après-midi. (Ainsi, clôture-t-il une journée de cours.)

Il dure 2 heures scindées en deux temps :

- ✓ temps de production,
- ✓ temps de parole.

En moyenne, je dirais que ces deux temps sont répartis comme suit :

- ✓ entre 90 et 70 minutes de temps de production,
- ✓ entre 30 et 50 minutes de temps de parole.

Le temps de production est un temps durant lequel chacun(e) est invité(e), par une ou plusieurs consignes, à écrire, tantôt individuellement tantôt collectivement. Le mot "invité" doit être souligné, car personne n'est obligé d'écrire.

Au cours de ces temps de production, je propose au groupe une à deux consignes d'écriture. Lors des premières séances, mes consignes ne poussent pas les participants à interagir entre eux. Dans ces premiers temps de l'atelier, je choisis plutôt des consignes qui invitent à se centrer sur sa propre intériorité, à se créer un espace personnel, à être en contact avec soi-même. Après quelques séances (dont le nombre est variable d'un groupe à l'autre), je propose des consignes qui vont susciter des interactions au sein du groupe. Souvent, ces séances démarrent par un temps de production collective suivi d'un temps de production individuelle.

Une fois écoulé ce temps de production, les participants sont invités à quitter la place qu'ils ont occupée jusque-là durant l'atelier, pour rejoindre le groupe dans un cercle, assis sur des chaises. Invitation est alors faite à tous et toutes de parler "de ce qui a pu se passer durant la première partie"<sup>7</sup>, de ce qu'ils ont vécu durant le temps de production, de ce qui les a traversés. La parole qui s'élève alors est totalement libre : parle qui veut, se tait qui veut, et chacun parle de ce dont il a envie de parler, de ce qui lui passe par l'esprit, un peu à la manière des associations libres chères à la psychanalyse. Ainsi, parfois, parle-t-on d'écriture, de formation qualifiante, d'expériences scolaires antérieures, soit de thèmes visiblement en lien avec la formation. Mais durant ces temps de parole, on parle aussi de souvenirs du passé, de sa vie de famille, de son quotidien, des enfants, des parents restés au pays et du déchirement que cela représente, des différences entre l'Europe et l'Afrique, etc. Bref, on n'y parle aussi de thèmes dont le lien avec la formation est plus difficile à percevoir.

Sont considérés aussi comme temps de parole, des temps de partage des textes durant lesquels les participants qui le souhaitent peuvent lire leur production à leurs collègues. Une fois encore, le mot "invitation" a toute son importance, il sous-tend que "chacun ne lit son texte que s'il le veut"<sup>8</sup>, et que,

---

Elle y avait été déposée par un habitant avec un écriteau "A donner". Quant aux deux matelas, je les ai ramassés un matin, à deux pas de la porte de notre association, où les y avaient laissés des voisins qui déménageaient eux aussi... Si je souligne ce qui semble relever du détail, c'est que siège dans cette manie de la récupération une philosophie qui bien sûr, nourrit ma réflexion d'animatrice. De tous ces objets laissés derrière soi, il est possible de faire quelque chose de vivant, comme de ces êtres humains, laissés au bord d'une société qui rencontre des difficultés à prendre en son sein des personnes qu'elle dit faiblement qualifiées et auxquelles elle aurait bien tendance à faire porter la responsabilité d'un système excluant...

<sup>7</sup> In : Tanguy de Foy, "Le cadre comme révélateur."

<sup>8</sup> In : Lassablière Pascale, p. 66.



de plus, "personne n'ira vérifier que l'autre aura vraiment tout lu »<sup>9</sup>. Souvent, lors de ces temps de partage, chacun lit son texte de là où il est dans l'espace physique de l'atelier. Mais parfois aussi, temps de partage et temps de parole sont regroupés.

Chacun de ces moments de l'atelier a une limite précise dans le temps, limite annoncée chaque fois afin que le groupe et chacun en son sein sache toujours de manière précise de combien de temps il dispose pour telle consigne d'écriture, pour tel moment de partage et pour tel temps de parole.

- **Règles durant l'atelier :**

Lors du premier atelier, j'en annonce les règles de fonctionnement. Les voici :

- On ne quitte pas la pièce durant le temps de l'atelier.
- On ne boit pas et on ne mange pas durant l'atelier.
- Tout ce qui se vit, s'écrit, se lit, durant l'atelier n'en sort pas.

---

<sup>9</sup> In : Carine Wattiaux, p. 30.

## C. Justification de mes choix

- **Le lieu où se déroule l'atelier d'écriture**

Matériellement parlant, il me serait possible d'animer mon atelier d'écriture ailleurs que dans les salles de cours. En effet, le 3<sup>ème</sup> étage du bâtiment où sont installés les bureaux est actuellement entièrement disponible, et se compose de 4 pièces attenantes les unes aux autres (2 petites et 2 plus grandes). A l'initiale du projet, l'idée d'y animer mes ateliers m'avait d'ailleurs traversée. L'intérêt que j'y voyais était double. Tout d'abord, cela m'aurait permis d'y déposer mon matériel de manière définitive, m'évitant ainsi de devoir consacrer une partie de ma pause de midi à mettre en place mon atelier. D'autre part, j'y voyais l'occasion de créer un lieu définitivement autre où pourrait naître, au sein de la formation, quelque chose d'autre...

Si j'ai finalement décidé de ne pas investir ce 3<sup>ème</sup> étage, c'est que (au-delà d'autres questions matérielles que je ne développerai pas ici), je trouve intéressant que le local-même où les participants assistent aux autres cours puissent devenir autre... Sorte d'invitation à voir et donc penser les choses autrement, à envisager ce qui est non comme une réalité immuablement imposée, mais plutôt comme quelque chose dont il pourrait être possible de se saisir, comme quelque chose que l'on pourrait transformer.

D'autre part, je constate que le fait d'animer l'atelier dans les salles de cours le rend visible aux yeux de l'ensemble de l'institution. En effet, le matériel que j'utilise est stocké dans une étagère, dans la cafétéria où les stagiaires prennent leur repas. Ceci implique que, au moment où j'installe mon atelier, stagiaires et formateurs me voient déplacer mon matériel. De même, les stagiaires comme les formateurs qui circulent d'une salle de cours à une autre voient traîner dans certaines salles des matelas... Tout ceci ne manque pas de questionner : "Que fait cette formatrice ? A quoi sert ce matériel ? C'est pour quel cours ? Et pourquoi y a-t-il des matelas dans une salle de cours ? A quoi servent-ils ?" Questions qui me sont parfois directement adressées tant de la part de l'un ou l'autre collègue que de la part de l'un ou l'autre stagiaire qui ne participe pas à mon atelier. Or, de mon point de vue, ces questions attestent de l'existence de mon atelier, témoignent de sa vie dans un environnement. Elles disent que l'atelier n'est pas une bulle isolée au milieu de nulle part mais bien un espace inséré dans un tout, dans un environnement qui concourt à un même objectif : accompagner des personnes sur leur chemin de la recherche d'un emploi, de la recherche d'une autre place dans la société belge. Rendre physiquement visible cet atelier à l'ensemble des personnes de l'association, c'est lui offrir un second contour, c'est le border d'une seconde ceinture/enceinte, c'est rappeler le contexte dans lequel il se déploie, l'insérer dans l'ensemble où il a été créé, où il est apparu. En d'autres termes, animer cet atelier dans les salles de cours, aux yeux de tous, et non dans le bâtiment d'à côté, dérobé aux regards des acteurs de l'institution, c'est l'arrimer à l'ensemble.

Enfin, déployer physiquement mon atelier lors de chaque séance, c'est une invitation à le déployer dans mon espace mental, c'est me permettre de me plonger doucement, physiquement, dans cet atelier, après avoir animé le matin une séance de cours de français.

- **Division du temps<sup>10</sup>**

### **Le temps de production et ses règles**

Le temps de production correspond à un temps de mise en jeu de la créativité. Durant ce temps de production, les participants sont invités à écrire, c'est-à-dire à faire. Or, "c'est dans le faire que naît la créativité et tout ce qui s'en suit de possibilité de prise de consistance. " Faire/écrire va "permettre l'émergence de contenus psychiques jusqu'alors inconscients." Ces formes qui émergent "parlent", mais de manière cryptée. S'engage alors un jeu de cache-cache entre soi-même et ce qui naît de ce corps-à-corps avec la matière, le dévoilement qu'il provoque mettant en branle en nous une série de mécanismes de défense et de prise de conscience.

Autant dire que cette proposition de faire, d'écrire peut angoisser, mettre en danger parce qu'elle vient ébranler l'équilibre sur lequel on s'appuie... Ne pas écrire, c'est donc se protéger, prendre soin de soi. (Tanguy de Foy écrit : "c'est respecter son besoin de rester en contact avec ce qui fait symptôme, avec ce qui empêche l'ouverture vers autre chose.") Fort de ce savoir, à aucun moment, l'animateur ne force l'écriture, ne pousse à l'expression, ce qui serait intrusif, violent pour le participant. C'est la raison pour laquelle règne au sein de l'atelier une règle non annoncée d'emblée, mais qui se révèle rapidement au fil du premier atelier : **"On est libre d'écrire ou pas."** Le dévoilement se fait à un rythme bien personnel pour chacun, "au prix d'une certaine cécité psychique", écrit Alain Gontier, cécité que l'animateur a la responsabilité de respecter.

D'autre part, si "le matériel est mis à disposition, mais sans obligation d'y avoir recours", c'est parce que, comme l'écrit Tanguy de Foy, "Rester, pendant le temps de l'atelier, sur les coussins prévus pour se détendre, c'est déjà, pour nous, s'inscrire dans un processus, prendre position, se dire en "je", c'est "une manière de préciser là où on est à ce moment-là". Il n'y a aucune obligation d'écriture parce que ne pas écrire, c'est déjà laisser émerger quelque chose de soi, de son rapport aux autres, de son rapport au cadre, de son rapport à l'écriture, etc.

### **Le temps de parole et ses règles**

A l'instant, nous parlions d'un débat interne entre défense et prise de conscience provoqué par le corps-à-corps avec la matière. Le temps de parole vient faire écho à ce premier débat interne... Il est un temps "où chacun est invité à élaborer son expérience au sein de l'atelier", "l'occasion, pour chaque participant, de mettre en mots l'expérience traversée et de la partager avec les autres".

De la même manière que le temps de production est régi par la règle **"On est libre d'écrire ou pas"**, dans ce second temps de l'atelier, c'est la règle **"On est libre de lire/parler ou pas"** qui prévaut...

Cette non-obligation de parole/lecture met le participant face à un choix : "Vais-je partager ou non avec mes collègues ? Vais-je oser me risquer auprès d'eux ?" Et si en plus, s'offre à lui la possibilité de

---

<sup>10</sup> Pour élaborer ce paragraphe, je me suis très fortement inspirée de GONTIER, Alain, "Atelier "Parole et écriture", participation au Colloque "Psychiatrie, art et société" organisé par le CODE de l'Equipe du 25 au 27/10/2000 ainsi que de Tanguy de FOY, "Le cadre comme révélateur".

ne pas tout lire puisque personne ne viendra vérifier s'il manque des morceaux par rapport au texte, le voilà à nouveau mis face à un choix : "Que lire ? Pourquoi partager ceci et non cela ?" Toutes questions qui développent l'individuation soit "un processus de construction de la personne humaine qui permet d'arriver à un certain niveau d'autonomie non seulement corporelle mais aussi psychique, processus singulier qui accompagne le trajet de chacun d'entre nous"<sup>11</sup>.

Lire ou ne pas lire, partager ou ne pas partager avec ses collègues, c'est tenter ou non de faire de son histoire privée, une histoire universelle, c'est passer, comme le dirait Serge Lessourd<sup>12</sup>, je pense, « du privé à l'intime », offrir en partage un vécu qui pourrait ensuite être porté, pensé ensemble. Peut-être pourrait-on dire les choses autrement, en reprenant les propos de Sylvie Archambeau qui écrit : "car la perspective du temps de lecture à voix haute va devenir importante pour chacun, voire essentielle. Elle accompagne, l'air de rien, le sentiment d'exister, à ce moment-là, chacun donnant corps et vie à son texte, se sentant vivant, existant de soi-même et au-delà avec les autres, pour les autres. Reconnaissances mutuelles, actes fondateurs [...] »<sup>13</sup>

Or, tout qui aura participé à un atelier d'écriture sait, qu' "Il faut du courage parfois pour oser lire ce que l'on a écrit."<sup>14</sup>. Il en va de même de l'oser prendre la parole, l'oser dire ce que l'on a vécu, par quoi on a été traversé. Passer du privé à l'intime semble donc bien difficile... S'il en est ainsi, la question se pose à l'animateur de savoir où se situe le risque encouru...

Alain Gontier écrit : "[...] Si nous considérons la parole comme au carrefour entre la voix et l'écriture, [...] nous pouvons réfléchir sur ce temps [de parole] [...] dans ce qu'il fait vivre à la frontière c'est-à-dire au moment de la traduction, de la bascule d'un langage dans un autre [...] Au moment de la mise en mots, quelque chose se perd par rapport à l'expérience vécue [...], les mots vont petit à petit modifier la représentation de l'expérience vécue. Non seulement la représentation mais également l'accès à l'expérience vécue, entraînant une perte et une modification de la perception<sup>15</sup>. » « Les mots n'expriment pas suffisamment la pensée, ils ne sont pas toujours justes. Ils disent autre chose que ce qu'on a voulu y mettre. Ils nous échappent. Ils nous trahissent. <sup>16</sup> » Ainsi, le passage par les mots, par l'écriture, par la parole, par le langage « nous confronte au manque, à l'incomplet, à la fragilité, à la frustration »<sup>17</sup>, « l'accès au langage s'accompagne d'une perte irrémédiable », « perte qui s'actualise dans le rapport du sujet à lui-même. »<sup>18</sup>

Or, « s'il y a perte dans la traduction pour le sujet lui-même de l'expérience vécue, il y a aussi perte dans le fait de donner à entendre à un autre un contenu dont on ne sait ce qu'il fera ». Prendre la parole, c'est mettre en branle les questions suivantes : « Qu'ai-je envie de dire de l'expérience que je traverse ? Qu'est-ce que l'autre va en faire ? Que va devenir cette expérience pour moi à partir du

---

<sup>11</sup> A propos de ce concept d'individuation, je m'appuie sur ce qu'écrit Robin Didier, pp. 43-46.

<sup>12</sup> Lors de la journée d'étude annuelle « La clinique dans la cité » organisée par le Département Adolescents et Jeunes Adultes (DAJA) du Centre Chappelle-aux-Champs dans le cadre de sa Formation aux Pratiques dans le champ de l'Adolescence et de la Jeunesse (FPAJ), le jeudi 26 avril 2012, parlant du travail psychanalytique, Serge Lessourd a introduit l'idée que le travail du psychanalyste serait d'inviter le patient à passer du privé à l'intime.

<sup>13</sup> Sylvie ARCHAMBEAU, p. 53.

<sup>14</sup> Pascale Lassablière, p. 66.

<sup>15</sup> GONTIER, Alain, "Atelier "Parole et écriture", participation au Colloque "Psychiatrie, art et société" organisé par le CODE de l'Equipe du 25 au 27/10/2000.

<sup>16</sup> Yolande VERBIST, p. 112-113.

<sup>17</sup> Yolande VERBIST, p. 112-113.

<sup>18</sup> GONTIER, Alain, "Atelier "Parole et écriture", participation au Colloque "Psychiatrie, art et société" organisé par le CODE de l'Equipe du 25 au 27/10/2000.

moment où je la donne (et me la donne) à entendre ? » « La parole prononcée dans un groupe [...] devient propriété du groupe et peut-être détournée de manière incontrôlable. [...] Or, [...] est-ce supportable de voir l'autre s'emparer de ma parole [...] En d'autres termes : « Comment vais-je supporter que quelque chose de moi se perde au profit du rapport à l'autre ? Comment vais-je accepter à la fois l'unicité et la banalité de ce qu'il y a en moi ? » Ainsi, « le processus de mise en forme met au travail le rapport à la toute puissance. » Oser partager, c'est oser trahir « le projet que j'avais dans ma tête », c'est oser perdre sa toute puissance. « Il s'agit, [...] d'accepter notre condition humaine fondée sur la faille originnaire ou autrement dit sur la castration. »<sup>19</sup>

Mais, si cette castration est vécue, acceptée alors, un gain peut être : la possibilité de partager des vécus avec l'autre. Peut-être la perte en vaut-elle la chandelle, mais son acceptation prend plus ou moins de temps, en fonction des individus... Il en va donc à nouveau de la responsabilité de l'animateur de respecter le rythme de chacun et donc, de ne pas précipiter les choses en obligeant plutôt qu'invitant au partage, car à nouveau, ne pas lire, ne pas partager, ne pas parler, c'est peut-être aussi prendre soin de soi, respecter « son besoin de rester en contact avec ce qui fait symptôme ».

Ainsi, la règle "On est libre de lire/parler ou pas" invite-t-elle autant qu'elle ne contient...

### **Pourquoi annoncer le temps disponible et s'y tenir ?**

Annoncer le temps disponible pour chaque moment de l'atelier et s'y tenir quoi qu'il arrive met l'animateur et le participant à l'abri de l'arbitraire. Sans ce garde-fou, l'animateur se retrouve face à des choix que seule sa propre subjectivité pourrait trancher. Par exemple, quand arrêter tel ou tel moment d'écriture ? Quand Jules a terminé ou bien quand Julie a mis un point final à son écrit ? L'annonce préalable du temps disponible préserve l'animateur de toute décision affective. Ainsi, une fois posée une durée précise, l'animateur peut « prendre une position qui ne repose pas sur des éléments affectifs, mais sur l'observation d'un écart signifiant posé par le sujet.»<sup>20</sup> Tanguy de Foy écrit : "La problématique de chacun n'est donc pas interprétée en regard de ce qui est produit, mais plutôt émerge à travers la position de chacun par rapport au cadre et à sa manière de mettre en jeu ce qui est mis à disposition."<sup>21</sup>

D'ailleurs, le participant ne s'y trompe pas. Durant la session d'atelier d'écriture que j'ai animée entre janvier et juin, dans un des groupes, lors d'une séance de travail, j'ai laissé déborder du temps imparti à une consigne d'écriture un participant qui était arrivé en retard, et avait donc démarré « l'exercice » plus tardivement... Comme je le sentais engagé dans sa production, une fois écoulé le temps disponible que j'avais annoncé, je l'ai laissé terminer sa production. Lors d'une séance qui a suivi, ayant en mémoire cet épisode, une participante dont la tendance est de produire et produire, sans presque jamais s'arrêter, ne s'est pas contenue, en fonction du temps qui était disponible et a été prise de court dans la réalisation de la consigne. Sans doute se sera-t-elle dit, voyant le temps passer : "L'animatrice va me laisser finir." Quand j'ai annoncé que la fin du temps de production se faisait

---

<sup>19</sup> GONTIER, Alain, "Atelier "Parole et écriture", participation au Colloque "Psychiatrie, art et société" organisé par le CODE de l'Equipe du 25 au 27/10/2000.

<sup>20</sup> J'emprunte cette formulation à un/une auteur(e) dont j'ai parcouru un écrit lors des lectures proposées par les Ateliers de l'Insu, mais malheureusement, n'en ayant pas, à l'époque, noté les références, je ne peux rendre à César ce qui lui appartient...

<sup>21</sup>

sentir, elle m'a répondu qu'elle n'aurait jamais fini. Ensuite, quand malgré ses demandes répétées de lui laisser terminer, j'ai tenu bon, elle m'a dit : "C'est injuste, la semaine dernière, vous avez laissé X terminer. » Elle a donc pu "rejeter" sur moi cette non-contention au lieu de s'en rendre responsable, de s'interroger sur son mode de fonctionnement qui lui donne envie de tout écrire, tout dire, qui lui rend difficile les choix, le non-dit, la frustration de ce qui n'a pas pu être dit. Si l'épisode s'est, je pense, bien terminé, il montre l'importance, pour l'animateur et le participant, de poser un cadre précis, de l'annoncer et de s'y tenir... Cet exemple montre, je pense, à quel point le cadre, la règle contiennent. Ils ne sont pas « un objet fétiche, un but en soi ni une prothèse, mais [ils ont] pour fonction profonde de favoriser la concentration et l'ouverture des participants sur l'acte de création lui-même et sur les effets de sens qu'il engendre." <sup>22</sup>

Le participant et le groupe prévenus du temps qui leur est imparti deviennent alors responsables de ce qu'ils en font, de la frustration qu'ils s'imposent en ne terminant pas ce qu'ils ont entamé pour la fin du temps annoncé ou bien de l'angoisse qui peut naître du vide, de l'ennui, du rien qui s'installe quand on a terminé d'écrire bien avant la fin du temps annoncé. Ainsi, chaque participant est-il toujours renvoyé à lui-même, et dès lors, est-il toujours invité à questionner ses propres modes de fonctionnement, s'il le souhaite, si c'est dans ce mouvement-là qu'il a envie de s'inscrire.

"Le cadre [...] permettant du jeu par rapport à l'obligation, postulant la responsabilité et la capacité d'autonomie des participants [...] permet à chacun de se révéler dans sa manière d'exister, de découvrir ses positions, en dialogue avec les autres. [Il permet au participant] de garder sa spécificité sans avoir l'impression qu'on la lui prend ou qu'on la lui impose. Bref, [le participant] peut s'y révéler. »<sup>23</sup>

Et puis, la précision du cadre crée la sécurité, aide l'animateur à avoir foi dans la capacité de contention de son atelier. Car, c'est bien là que réside la force de l'atelier, dans la puissance du cadre.

- **Les règles durant l'atelier**

### **On ne quitte pas la pièce**

De la même manière qu'une durée précise participe de la sécurité du cadre, la délimitation d'un lieu précis ajoute elle aussi à cette sécurité. La règle « **On ne quitte pas la pièce.** » permet de fixer avec précision la limite entre un intérieur et un extérieur à l'atelier, lieu créé pour une invitation à une expression créatrice de soi.

Quitter la pièce, c'est sortir de l'atelier, c'est donc sortir de l'expression, ne pas rester dans quelque chose... On commence à le percevoir, "l'intérieur de l'atelier pourrait aussi bien être vu comme un "extérieur" : l'invitation à rester à l'intérieur de l'atelier équivaut à une invitation à sortir de soi, à aller vers un extérieur à soi, à aller vers du neuf, de l'autre. Ainsi, sortir de l'atelier, c'est tout autant se refuser à "sortir de..." qu'à "rentrer dans...". Sortir de l'atelier, ce serait refuser de sortir de ses modes habituels de fonctionnement, refuser cette invitation au neuf, à de l'autre, ce serait rester en

---

<sup>22</sup>Ce petit morceau est la suite du morceau qui précédait en note 20, et donc je ne peux toujours pas rendre la propriété à son auteur...

<sup>23</sup> De FOY, Tanguy, Le cadre comme révélateur.

soi.<sup>24</sup>

Mais, nous l'avons déjà dit précédemment<sup>25</sup>, « rester dans », c'est avoir besoin d'encore rester en contact avec ce qui fait symptôme, avec ce qui empêche l'ouverture vers autre chose. C'est se protéger. La règle "**On ne quitte pas la pièce**" ne doit donc jamais résonner comme une injonction (par laquelle rien d'insu, de neuf ne pourrait se produire), mais bien comme une invitation à cette expression, à cette recherche d'insu. Le rôle de l'animateur sera donc de veiller à ce qu'il en soit ainsi, sans culpabiliser ni même interpellier le participant sur cette question, puisque, nous l'avons écrit plus, l'animateur se doit de respecter le rythme tout personnel auquel se fait le dévoilement de contenus psychiques insus.

Toute cette réflexion autour du lieu, « du rester » dans, du « sortir de » m'en inspire une autre... Si sortir de l'atelier, c'est ne pas entrer dans quelque chose de neuf/d'autre, par extension, ne pourrait-on pas formuler l'hypothèse que l'action de quitter l'atelier serait métaphorique des nombreuses absences que nous connaissons au sein de notre institution ? S'il en était ainsi, l'atelier d'écriture pourrait donc devenir un lieu où pourrait être déposée, discutée, pensée, ces multiples absences... L'atelier, deviendrait l'occasion de mettre au travail cette question, de parler de cette difficulté à être en formation, à créer du neuf dans sa vie, à se créer une autre place sur le marché de l'emploi, dans la société, à aborder les obstacles à ce projet.

Nous évoquions plus haut la question de ne pas sortir de l'atelier comme métaphore du « ne pas sortir de l'expression ». Qu'en est-il alors du « produire en dehors de l'atelier, durant le temps de l'atelier » ? Question sur laquelle nous nous sommes arrêtés avec mes collègues lors d'un de nos moments de réflexion autour des ateliers d'écriture.

En atelier d'expression, on ne produit pas en dehors de l'atelier, dérobé au regard, à la présence de l'autre, du groupe parce que c'est bien aussi sur le groupe que l'on compte.

En effet, quand j'écris dans le groupe, je vois la plume des autres glisser sur le papier, j'entends le frottement de son crayon sur la feuille, je le vois prendre tel ou tel matériel, jouer avec tel ou tel support, telle ou telle couleur. Les actions de l'autre, sa manière d'être à l'écriture, au groupe, à lui-même vont être autant d'interpellations pour moi-même. Par la présence de l'autre, je me découvre différent ou similaire, je dépasse mes peurs, j'ose écrire. Les comportements des autres me renvoient à mes propres comportements, m'invitent à les questionner. La présence de l'autre peut m'aider à dépasser une peur ou au contraire, peut me bloquer, mais en tout cas, elle est une invitation à me révéler de moi quelque chose que je n'avais pas forcément vu jusque là. Dans un groupe, on est affecté par les autres, il y a déplacement, on n'est pas immuable dans son unicité. Chacun est influencé par les autres membres du groupe. Les images renvoyées par les autres viennent couper quelque chose de la représentation que l'on a de soi, du monde. Je prends ma place dans le groupe aussi dans les moments où j'écris, par ma manière d'écrire. J'influence le groupe et le groupe m'influence. Par ce fait, je suis responsable et le groupe est responsable. Je ne suis pas seul face à l'écriture, face à l'expression qui par conséquent va être fonction des individus qui m'entourent.

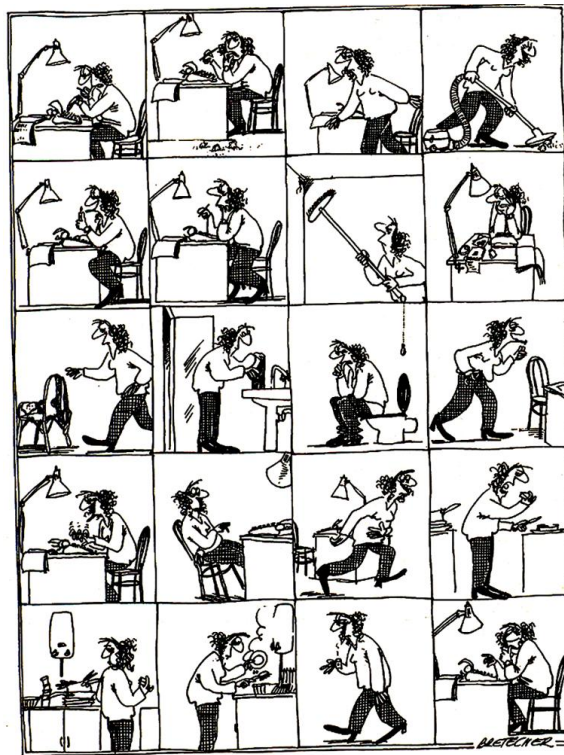
---

<sup>24</sup> L'idée que je développe ici est inspirée de Tanguy de Foy, in : "Le cadre comme révélateur ».

<sup>25</sup> Cf. : la partie intitulée « Temps de production et ses règles ».

Enfin, ne pas quitter l'atelier, c'est rester dans le groupe, c'est-à-dire dans la sécurité qu'il procure par la capacité qu'il a de contenir ce que le participant lui-même, emporté par l'élan de sa production, pris dans un mouvement expressif qui le dépasserait, aurait quelque difficulté à contenir seul. Pour pouvoir me représenter ce qui se passe en moi, je dois d'abord pouvoir le projeter à l'extérieur. Après, je pourrai revenir en moi. Il faut symboliser, donner une forme acceptable pour le groupe, ce qui va permettre d'y exister. Ainsi, le groupe est-il un autre espace psychique de contenance à côté de celui de l'animateur et de celui du participant lui-même. C'est parce que le groupe rêve lui aussi, pense lui aussi, qu'il contient les mises en forme. La dimension collective aide à contenir ce qui dérange l'individu.

**On ne boit pas et on ne mange pas** durant l'atelier, ce qui permet que la concentration soit toute entière tournée vers l'expression. Rien ne doit inviter à s'en détourner. Boire, manger, c'est ne pas s'exprimer, et surtout ne pas se retrouver face à cette non expression, ne pas l'interroger. Pour illustrer mon propos, il me semblait que la planche humoristique<sup>26</sup> créée par Claire Bretécher pour dire quelque chose du désarroi qui nous occupe face à la page blanche, convenait tout à fait bien.



<sup>26</sup> Cette planche de Claire Bretécher, est extraite de « Création ». Les Frustrés, p. 145. Je l'ai découverte, il y a des années, dans l'ouvrage suivant: PIERRON, Catherine et Odile, Savoir écrire pour être efficace, Paris, Retz, 1997, pp. 9-12.



**Tout ce qui se vit, s'écrit, se lit, durant l'atelier n'en sort pas**, ce qui implique qu'on règle en interne ce qui se passe dans l'atelier : chacun est responsable de soi, des autres et de ce qui est produit, de l'expression qui est libérée. D'autre part, cette règle assure à chacun une sécurité pour son expression : dans ce lieu clos vont pouvoir se déployer des audaces qui n'auraient peut-être pas lieu ailleurs, vont pouvoir se vivre des expériences "interdites" en dehors. Les participants vont pouvoir profiter de ce lieu pour tenter des choses qu'ils n'auraient peut-être pas tentées ailleurs. Au cours cette session, lors d'un atelier dont le point de départ avait été la voix, une participante a écrit : « Même si je peu sembler ridicule, moi je me lache, je m'amuse, j'approfite de c'est moment c'est de petit moment qui me font beaucoup de bien. Chanter j'aime beaucoup aussi, mais je chante très mal ! c'est n'est pas grave ici on peu, à ça reste ici. »<sup>27</sup>

Une autre règles existe dans l'atelier, que je ne nomme pas d'emblée au groupe, mais qui se révèle au fil des séances, je dirais même dès la première séance. Je la reprends ci-dessous.

**Ce qui est produit n'est pas jugé, évalué**, on ne lui attribue aucune valeur esthétique, car le jugement oriente l'expression et donc la fausse : donner une valeur esthétique à ce qui est produit, c'est inviter à produire dans cette direction-là, c'est décider à l'avance de ce qui sera produit, donc exprimé. Or, ce qui est recherché au travers de cet atelier, c'est du non connu, de l'insu. L'espace de l'atelier se veut ouvert à autre chose, à une découverte de soi autre : se découvrir autre dans son rapport à soi, aux autres, à l'écriture, au cadre, aux règles, au formateur, au savoir, au monde, etc.

- **L'espace de repos**

Lors de mon premier atelier, peu assurée dans cette nouvelle aventure d'atelier d'écriture que je n'osais d'ailleurs pas nommer d'expression, je n'ai pas osé installer immédiatement des matelas comme espace de repos... Je n'ai donc introduit cet espace de repos qu'après plusieurs séances, quand la confiance avec le groupe a été construite, quand mon assurance a été plus solide, quand j'ai eu constaté que certains participants osaient prendre le temps de se reposer en se couchant sur leur table de travail...

Une fois installé, aucun participant ne s'en est jamais saisi... Jusqu'au jour où, durant un temps de parole et de partage de texte, une participante s'y est assise pour y lire un texte qui parlait de la souffrance que représentait pour elle le fait d'être séparée de sa mère. (Cette personne était d'origine africaine et avait dû laisser toute sa famille au pays). Partage au terme duquel elle s'est mise à pleurer... Dès ce jour, cet espace qui n'avait jamais été investi est devenu, aux yeux du groupe, l'espace où l'on pleure... Par conséquent, plus jamais personne ne s'y est installé, hormis moi, qui ai tenté de montrer qu'on pouvait s'y asseoir sans pour autant se mettre à pleurer. Mais, en vain...

Cette session, j'anime deux ateliers dans deux groupes différents. Dans l'un d'entre eux, j'ai réinstallé les matelas. Et, de temps à autre, une voire deux participantes, toujours les mêmes, s'y installent soit durant le temps de production, soit durant le temps de partage des textes.

---

<sup>27</sup> Je n'ai pas voulu faire les corrections orthographiques qui s'imposeraient en d'autres circonstances puisque ce n'est pas l'objectif de l'atelier...

Dans l'autre groupe, la salle de cours étant vraiment plus petite, je n'ai pas d'espace suffisant pour y installer ces fameux matelas... Il n'y a donc pas d'espace de repos... Est-ce un manque ? Peut-être que oui, peut-être que non... En tout cas, dans ce groupe, personne n'a encore manifesté d'envie de se reposer... Personne, par exemple, ne s'est encore jamais couché sur sa table en attendant la fin du temps de production...

Mais, pourquoi ces matelas ? Parce que se reposer, après avoir produit ou avant, c'est une manière de prendre soin de soi. Parce qu' « en art comme en psychothérapie, il s'agit de (se) permettre de séjourner dans le rien, le non-sens, le chaos, le silence. Car la quête de soi ne peut être une quête organisée : elle relève non de la représentation d'un but mais d'un laisser-être qui passe par une expérience du vide, du manque de représentation, d'une incomplétude et peut-être même d'une désintégration, condition d'une authentique ouverture. »<sup>28</sup>

---

<sup>28</sup> Jean FLORENCE.

## D. Présentation à l'institution, à mes collègues

L'atelier d'écriture est pour moi un lieu qui offre la possibilité de mettre au travail, de mettre en jeu:

- son rapport à l'écriture,
- son rapport à soi,
- son rapport aux autres,
- son rapport au cadre, aux règles,
- son rapport au savoir, aux connaissances,
- son rapport à l'apprentissage,
- son rapport au formateur,
- son rapport à la créativité, à sa créativité, celle-ci étant entendue comme "une disposition à modifier, à bouger ses habitudes pour faire du neuf."<sup>29</sup>
- son rapport au monde.

C'est donc ainsi que je le présente à mes collègues...

Très vite, j'ai voulu enclencher une discussion, une réflexion au sein de l'équipe. Mais, avant de soumettre mon atelier d'écriture (que je n'aurais jamais osé, au début, nommer atelier d'expression ni pour moi-même ni pour mes collègues), à la réflexion de mes collègues, j'ai d'abord voulu tenter l'expérience avec des participants à nos formations. En effet, supposant le sujet sensible, je ne voulais pas d'abord m'entendre dire que ce n'était pas possible, que c'était dangereux, qu'on n'était pas là pour ça. Je voulais plutôt, forte de l'expérience que je vivais moi-même aux Ateliers de l'Insu, tester cette pratique auprès de nos groupes en formation. Et je ne voulais pas ajouter à mes angoisses, celles de mes collègues, les miennes me paraissant amplement suffisantes pour animer un atelier avec une certaine conviction mêlée de suffisamment d'angoisses et de questionnements pour avancer avec prudence. En septembre 2011, j'animais donc mon premier atelier, soutenue dans l'aventure par ma coordinatrice, sans qu'elle et moi ne sachions vraiment bien de quelle aventure il était d'ailleurs question... et soutenue aussi par trois ou quatre autres collègues qui s'intéressaient l'une de plus près, les autres de plus loin, à ce que j'étais en train de développer.

Deux mois plus tard, confiante dans l'expérience que j'étais en train de vivre avec le groupe pour lequel j'animais l'atelier, j'ai alors eu envie d'étendre la réflexion à une plus large partie de l'équipe. Parce que j'avais l'intuition que creuser plus avant la piste de l'atelier d'expression en valait la peine. Parce que je pensais que je ne pouvais pas avancer seule, mais au contraire, devais assurer à ce projet le soutien de l'institution dans laquelle il était en train de naître. Parce qu'il me semblait que si j'avais fini par amener cet atelier à cet endroit, c'était parce que depuis longtemps, dans ce lieu, on conduisait une réflexion qui croisait celle des ateliers d'expression.

Convaincue qu'une expérience valait mieux que mille mots, en novembre 2011, j'ai proposé à mes collègues d'animer pour eux une journée d'atelier d'écriture, à la mode des Ateliers de l'Insu... Quelques semaines plus tard, nous nous retrouvions, augmentés de 2 ou 3 collègues pour discuter autour de ces ateliers, à partir de l'expérience vécue ensemble, et de quelques lectures que j'avais proposées au groupe. Depuis, régulièrement, nous nous retrouvons pour réfléchir ensemble à tel ou tel autre aspect de l'atelier, pour échanger des vécus d'atelier et/ou des consignes d'écriture.

---

<sup>29</sup> J'emprunte cette formulation à un/une auteur(e) dont j'ai parcouru un écrit lors des lectures proposées par les Ateliers de l'Insu, mais malheureusement, n'en ayant pas, à l'époque, noté les références, je ne peux pas les redonner ici.

Au cours de ces rencontres, ont émergé des questions aussi intéressantes que : "N'y a-t-il pas, dans ce genre d'ateliers, le risque de voir tel ou tel participant décompenser ?", "Peut-on être dans l'interprétation psychanalytique à partir de la langue française avec des personnes dont la langue maternelle n'est pas le français ?", "N'est-on pas en train d'imposer un processus thérapeutique à des personnes qui n'en ont pas fait la demande ?" Des réponses s'élaborent, progressivement, dans la tête de chacun, dans la mienne, et je pense que ces constructions constituent un espace de contention à l'atelier, en plus de mon espace psychique et de celui des participants durant les ateliers.

Mon atelier, à mes collègues, je ne le présente jamais comme un espace thérapeutique, car je ne pense pas qu'il en soit un parce que je ne suis pas thérapeute et que les participants n'ont pas une demande thérapeutique quand ils s'inscrivent chez nous.

Mais, mon honnêteté intellectuelle et ma responsabilité d'animatrice m'obligent à reconnaître que, bien sûr, ce lieu peut avoir des effets thérapeutiques. Les participants eux-mêmes ne s'y trompent pas... Ainsi, lors de la séance de clôture de mon premier atelier, lors de la session passée, certaines personnes ont dit que l'atelier d'écriture, c'était "comme une thérapie"... Nier cet état de fait relèverait d'une grave erreur de ma part, et ferait, je pense, encourir de grands risques aux personnes pour lesquelles j'anime mon atelier.

M'incombe donc la responsabilité de penser la chose pour toujours rester aux limites du champ de la thérapie sans jamais y plonger. Alors, je me questionne, sans cesse, et je me dis que si faire de la thérapie, c'est ouvrir un espace où l'on va pouvoir, si on le désire, s'interroger sur soi et son rapport à diverses choses (aux autres, au monde, à l'écriture, etc.) alors, oui, l'atelier d'expression que j'anime à Proforal est thérapeutique. Cependant, je n'interprète pas, je n'incite pas à aller dans telle ou telle direction, je n'étiquette pas, je ne repère pas telle ou telle structure de personnalité. Donc, non, mon atelier d'expression n'est pas un lieu thérapeutique. Par contre, il ouvre un espace où l'on va pouvoir chercher une autre route, s'offrir de nouveaux possibles et peut-être se délester de ce qui fait obstacle, de ce qui est lourd. En tout cas, en aucune façon je ne cherche à..., je ne pousse à..., j'ouvre juste un espace où il est permis de..., où il est possible de..., et dont chacun se saisira comme il veut, s'il veut.

Autour de cette question de la thérapie, me traverse aussi une autre pensée... Parmi les personnes auxquelles nous adressons nos cours, certaines pourraient trouver du soutien en allant consulter un psy, mais ne le font pas, car : "Les psy, c'est pour les fous." Alors, je me dis que si cet atelier pouvait, auprès de certains participants, opérer un déplacement sensible autour de la représentation de ce qu'est un psy et des personnes auxquelles il s'adresse, il y aurait quelque intérêt à ce que mon atelier aie quelque chose qui ressemblerait à du thérapeutique...

Et puis, nous reste aussi les questions "Qu'est-ce qu'un psy ?", et "Le domaine des émotions, des affects, des sentiments du ressenti doit-il n'être que du champ de la thérapie, de la clinique, de la santé mentale ?" A l'instar d'un Guy Lafargue<sup>30</sup> qui s'interroge sur le cloisonnement des disciplines et le clivage entre les phénomènes de création et les processus psychothérapeutiques, j'aimerais

---

<sup>30</sup> Guy LAFARGUE, p. 39.

interroger le clivage qui existe, me semble-t-il, entre formation/enseignement et processus de création de soi. Comme si l'appropriation de savoirs était dénuée d'affects, d'émotions. En tous cas, pour un formateur, penser les choses dans ce clivage, c'est s'interdire de toucher aux émotions alors que je suis convaincue qu'il n'y a pas d'apprentissage sans affect, sans atteinte à notre personnalité, sans transformation de notre identité. Apprendre, c'est ressentir des émotions autour de cette appropriation de nouveaux savoirs, c'est modifier sa représentation du monde et donc, toucher aux bases qui nous ont portées jusque là. C'est donc, nous mettre en branle au niveau affectif.

Mais, si je me refuse à faire l'économie de ces questions dans ma réflexion, je ne l'aborderai pas ici, tant il me reste encore de lectures à faire pour commencer à donner une réponse qui me semble tenir la route...

## G. Présentation aux participants

Avant d'exposer ma manière de présenter mon atelier aux participants, je voudrais faire un petit détour par la place un peu particulière qu'il occupe... Une personne qui signe le contrat de formation à Proforal s'engage à suivre tous les cours, sans aucune exception. Or, l'atelier d'écriture fait partie intégrante du programme de formation. Ainsi, au même titre que tous les autres cours, il est obligatoire. Quand les personnes arrivent dans mon atelier d'écriture, ce n'est donc pas suite à une démarche volontaire : une fois signé le contrat de formation, comme je l'ai déjà évoqué précédemment, mon atelier d'écriture devient obligatoire, ce qui m'a évidemment (ainsi qu'à mes collègues) posé question voire inquiétée au début.

Mais, si j'en reviens à une des règles fondamentales de l'atelier qui est que l'animateur n'est pas là pour forcer l'expression, pour pousser à..., mais qu'il invite, propose, alors l'atelier devient possible, malgré cette obligation. La production doit rester et reste facultative, libre. Et je me dis que cette obligation mêlée d'invitation renvoie bien au cadre institutionnel de l'insertion socio-professionnelle. En effet, à la fois, notre association est là pour offrir des cours de français et math à des personnes qui en voudraient dans leur parcours vers une (ré)insertion sur le marché de l'emploi. Elle est là aussi pour offrir un espace de réflexion et de soutien dans la construction d'un projet professionnel. (Et j'utilise le mot "offrir" parce que certains stagiaires disent leur satisfaction (voire leur reconnaissance) de pouvoir participer à des cours de français et de math tout en étant défrayés pour le faire...) Et en même temps, au-delà de cette offre, certains participants arrivent chez nous poussés par le CPAS, poussés par Actiris, poussés par une organisation sociale, un système économique qui leur demande/impose d'être actifs professionnellement. Le cadre de l'insertion socio-professionnelle a donc bien cette identité paradoxale d'offrir des cours qu'il impose parfois... Cadeau quelque peu contraignant parfois. Carotte incitative qui parfois laisse peu d'espace au libre choix... C'est la raison pour laquelle j'ose espérer que par sa place elle aussi entre deux eaux, mon atelier d'écriture offre un espace qui permet de penser ce paradoxe, de reposer la question du choix, de poser la question de la place que je veux occuper entre cette obligation de, cette incitation à, cette invitation à et le désir du participant de, son besoin de, ses envies de...

Qu'est-ce que j'annonce aux participants ? La première fois que j'ai animé cet atelier (soit de septembre à fin décembre 2011), je ne l'ai pas présenté aux participants. Nous avons démarré l'atelier sur un temps de parole durant lequel chacun s'est présenté. Ensuite, j'ai demandé aux participants ce à quoi ils s'attendaient quand on leur disait "atelier d'écriture". Puis, quand les participants m'ont demandé ce qu'on allait faire durant cet atelier, à quoi il servait, quels en étaient les objectifs, j'ai post-posé la réponse à cette question. Je leur ai simplement proposé de découvrir ensemble, au fil des séances, ce qu'était cet atelier, ce qui pouvait s'y passer. J'avais procédé de la sorte pour deux raisons. La première était que je me sentais mal assurée dans cette nouvelle animation non seulement parce que si j'avais des intuitions autour de cet atelier, je n'étais pas encore absolument convaincue des objectifs que je me fixais... La seconde était que, quand bien même j'aurais été absolument certaine de mes objectifs, je n'étais par contre absolument pas assurée que ces objectifs étaient partagés par l'institution. Si notre coordinatrice pédagogique avait elle-même décidé d'inscrire dans le programme de toutes les formations de base un atelier d'écriture, nous n'avions pas eu l'occasion de discuter des raisons qui l'y poussaient, des intentions pédagogiques qu'elle plaçait derrière ces ateliers. Je ne voulais donc absolument pas affirmer des objectifs dont moi-même je n'étais pas certaine...

Or, quand bien même ce groupe revenait régulièrement sur cette question, il était en même temps tout à fait capable de supporter que sa réponse soit laissée en suspension, que je ne lui fournisse pas la mienne, mais qu'au contraire, je lui laisse l'occasion de construire sa propre réponse au fil des semaines.

Derrière ma démarche se cachait également un désir d'autonomisation des personnes qui, bien souvent à Proforal, attendent des formateurs qu'ils aient la réponse à tout, qu'ils pensent totalement la formation pour eux, ce qui, selon moi, serait une grave erreur, car laisserait peu de place aux apprenants eux-mêmes, à leurs besoins réels.

Cette année, quand j'ai repris les ateliers d'écriture avec deux nouveaux groupes (dont un à l'intérieur duquel se trouvent 3 personnes qui ont déjà participé à l'atelier de l'an passé), et suite à la réflexion durant le temps de supervision avec Alain, j'ai décidé de fonctionner de manière sensiblement différente. Ainsi, je ne nomme toujours pas tous les objectifs que j'envisage possible, et que j'annonce à l'institution... Je dis simplement que l'atelier d'écriture est un temps dans la formation où nous allons aborder l'écriture de manière ludique, et je pense en mon for intérieur, que s'il s'y passe autre chose, ce sera tant mieux... Et je constate, au fil des séances, qu'il s'y passe effectivement autre chose.

Ainsi, depuis que j'ai démarré ces ateliers, voici les mots que les divers groupes ont employés pour en parler :

- espace de liberté (entre autres libertés, on peut choisir d'écrire avec ou sans faute, et on peut choisir ce que l'on veut comme sujet),
- espace où les personnes apprennent à se connaître entre elles,
- lieu où chacun apprend à se connaître lui-même,
- lieu où l'on réfléchit ensemble,
- lieu où l'on écrit tous ensemble, mais où chacun écrit des choses différentes,
- espace comme une thérapie,
- lieu où l'on peut écrire sans se préoccuper des fautes d'orthographe,
- espace d'expression,
- lieu où l'on parle de sa vie.

Après une telle définition des ateliers par les participants eux-mêmes, je garde la conviction que point n'est nécessaire de le leur présenter au démarrage... sauf bien sûr, s'il devait m'arriver d'animer cet atelier pour un groupe qui ne pourrait pas supporter que cette définition reste en suspension...

## E. Raisons d'existence de l'atelier<sup>31</sup>

Parce que travailler l'écriture, apprendre à écrire, apprendre à écrire sans faute, c'est mettre au travail son identité, c'est toucher au langage qui dit quelque chose de nous.

Parce que trouver un emploi en Belgique, quand on vient du Futa Djallon, en Guinée, du Sénégal, c'est mixer sa culture d'origine avec celle du pays qui vous accueille, et ce, peut-être au prix, voire même au risque de perdre son identité d'origine, de trahir les siens, sa langue maternelle, l'univers duquel on vient. Et même quand on ne vient pas de si loin dans le monde, mais qu'on a vécu sa vie dans un milieu peu scolarisé...

Parce qu'être en formation, qu'on l'ai prévu ou non, qu'on le souhaite ou pas, c'est faire bouger les bases sur lesquelles on a appuyé jusqu'alors ses équilibres... et donc, mettre son identité au travail, la transformer.

Parce que certaines images du passé hantent les mémoires, et font obstacle à l'apprentissage, le freinent, le ralentissent...

« Je ne me colle pas à l'erreur pour ne pas être humilié parce qu'au pays, si tu faisais une erreur, le professeur se moquait de toi. Parfois, tu te disais même : "Mais, je suis un con ou quoi ? »

Et que ces images, une fois déposées-là, laissées derrière soi, allègent, permettent de passer à autre chose.

"Pour moi, l'atelier d'écriture, c'est comme si je pouvais déposer le lourd sac que j'ai sur le dos." ou encore "Je dépose ici, et puis, je ferme la porte et je rentre chez moi."

« dans l'atelier d'écriture on oublie un petit peu la routine de tous les jours. »

Ou encore, parce que certaines images du passé font du bien, et qu'il est bon de s'y ressourcer et d'y trouver l'énergie nécessaire pour traverser le présent.

« Je chantais la chanson père Jacques J'aime bien cette chanson p.c.q. quand j'étais petite On jouait avec mes amies à l'école On faisait la cercle. on tournait avec la Maitresse de la classe, se le meilleur moments on a passé ensemble, Je me rappelle pour ça ça me fait du bien, de me souvenir un peu. Quand j'étais petite on était vide dans le corps et dans Mon esprit, tandis qu'aujourd'hui On a beaucoup de choses à penser beaucoup de responsabilités et se comme ça ainsi va la vie. »<sup>32</sup>

Parce que participer à l'atelier d'écriture, c'est vivre des choses qu'on avait encore jamais vécues ailleurs, et les relier à l'acte d'écrire.

« J'ai bien rigolé cette après-midi avec les stagiaires on n'a fait du sport on n'a rigolé on n'a bougé et aussi on a chanté chacun et une a chanté dans sa langue on a pas arrêté de rigoler quand les autres ont chanté et j'ai jamais rigolé comme aujourd'hui même à la maison et après on devait prendre avec quoi

---

<sup>31</sup> Les parties données en bleu sont des propos de participants recueillis durant les temps de parole. Parfois, il s'agit de morceaux de leurs écrits. Dans ce cas, je le signale en notes de bas de page. Dans ce cas, je n'ai pas voulu faire les corrections orthographiques qui s'imposeraient en d'autres circonstances puisque ce n'est pas l'objectif de l'atelier...

Enfin, je n'ai pas eu l'occasion de demander aux personnes l'autorisation de reproduire ici leurs propos, mais puisque l'anonymat est assuré, et que de toute manière, ce texte circulera au sein d'un réseau très réduit, je me suis laissée cette liberté afin que mon texte ne soit pas le seul fruit de mes supputations, hypothèses...

<sup>32</sup> Morceau d'écrit d'une participante durant la session janvier-juin 2012.



écrire, chacun se assis sur la table après 40 minutes on devait lire devant les stagiaires mais, c'est pas obligatoire et c'est fini. et c'est tout. FIN »<sup>33</sup>

Parce que participer à l'atelier d'écriture, c'est découvrir à l'autre une place différente de celle qu'on lui connaissait habituellement. Les regards voient des choses nouvelles, différentes...

« Cette après midi, on a commencé avec le sport, Après on a fait des choses régolo j'ai bien réglé surtout quand X a chnaté on arabe. j'ai bien aimer. Et Y aussi, il commence doucement peux à peux sa vois monte et j'aime bien aussi Z quand elle a chanté. »<sup>34</sup>

Parce que participer à l'atelier d'écriture, c'est interroger le cadre, les règles, se poser la question de leur pertinence/impertinence.

« Cette interdiction de quitter la pièce, ça m'a juste donné envie de le sortir d'ici. Et puis, ce temps chronométré... »

Parce que participer à l'atelier d'écriture, c'est être autonome, faire ses choix en décidant de produire ou pas, de partager ou pas sa production avec ses collègues, et c'est choisir ce qu'on partagera et ce qu'on ne partagera pas. C'est aussi décider de résister à la pression du groupe qui vous demande de partager son texte avec vous alors que vous ne le souhaitez pas.

« Premièrement je veux vous dire que c'était pour moi une grande joie de participer dans cette Atilier, l'ambiance était bonne on s'exprimer en toute liberté on n'était dans la liberté de faire ces choix de ce qu'on peu dirent ou écrire. »<sup>35</sup>

Parce que participer à un atelier d'écriture, c'est être créatif devant les consignes qui sont proposées, les situations rencontrées et donc, exercer dans ce lieu-clos et cet environnement sécurisé un esprit créatif utile hors de ce lieu fermé. Dans son ouvrage, Jeanne SIAUD-FACCHIN écrit : « la créativité est souvent confondue avec la seule expression artistique. La créativité recouvre un mécanisme beaucoup plus large. La créativité, c'est la capacité à trouver des idées neuves, à composer avec des données variées dont l'alchimie produira une vraie nouveauté, c'est prendre des risques pour s'éloigner des chemins balisés, c'est découvrir des domaines, des univers, des personnes, des endroits inconnus sans peur et avec curiosité, avec la conviction que l'on trouvera, en soi des moyens d'adaptation à cette situation inconnue et que l'on pourra y prendre du plaisir. »<sup>36</sup>

Lors d'un temps de paroles, une participante nous a expliqué que pour la première fois de sa vie, elle avait osé, à la maison, jouer avec son fils à inventer une histoire alors qu'en autre temps, elle l'aurait envoyé sur les roses en prétextant qu'elle était trop occupée alors que son problème était de ne pas se sentir capable d'aller dans ce type de jeux...

Parce que participer à l'atelier d'écriture, c'est interroger son rapport à l'écriture, le modifier, se découvrir tout à coup capable de...

"En tout cas, on a tous écrit au moins cinq lignes. On rate les tests en formation qualifiante parce qu'on est mauvais en français, mais en fait, on est tous capables d'écrire..."

« C'est notre dernier jour de l'atelier de l'écriture comme de bonne chose ne dure pas. J'ai beaucoup

---

<sup>33</sup> Morceau d'écrit d'une participante durant la session janvier-juin 2012.

<sup>34</sup> Morceau d'écrit d'une participante, janvier-juin 2012.

<sup>35</sup> Morceau d'écrit d'une participante, lors de la séance de clôture des ateliers, durant la session septembre-décembre 2011.

<sup>36</sup> SIAUD-FACCHIN, Jeanne, p. 286.

après sur ce cours que ce cours en moi Aujourd'hui, j'ai cette liberté d'écrire que personnes va m'arrêter si je trouve l'occasion d'écrire j'écrirais. j'écrirais pour les personnes qui me sont chères j'écrirais même pour moi, parceque les paroles s'en volent et les écrits reste »<sup>37</sup>

« Je pourrai dire beaucoup plus, mais mes mots ne viennent pas, toujours comme je le voudrais. Je ne suis pas encore allé en écriture dans la langue française mais ça ne me fait plus peur, j'avance tout doucement avec beaucoup de fautes d'orthographe mais avec le temps ça va venir... »<sup>38</sup>

Parce que participer à un atelier d'écriture avec un animateur, c'est interroger la figure du professeur, du formateur, du maître, de celui qui sait, qui détient le savoir, face à celui qui ne sait pas, qui se retrouve là par déficits de connaissances...

Parce que nous ne sommes pas des thérapeutes et qu'ils ne sont pas en thérapie, mais qu'eux et nous, avons à faire avec ces inévitables chambardements, à prendre soin des affects qui traversent la personne en formation si nous voulons que l'énergie puisse être consacrée à l'apprentissage. Alors, créer un lieu où puissent se déposer des résidus de ce travail nous semble avoir tout son sens quand nous voulons aider le public qui frappe à nos portes à accéder à quelques uns de ses vœux : trouver un emploi en Belgique, prendre une part active à la société qui l'accueille, trouver auprès de son/ses enfant(s), au sein de sa cellule familiale une place autre. Récemment, dans un ouvrage consacré à l'adulte surdoué, je lisais : "On a longtemps pensé que, pour raisonner intelligemment, il fallait le faire froidement. Depuis Descartes, nous vivons dans la conviction que l'émotion va nous conduire à des erreurs. Que si l'émotion s'en mêle, on perdra toute capacité de jugement et on se trompera. Surprise : c'est totalement faux ! C'est même le contraire. L'émotion est nécessaire à la pensée. Sans émotion, on prend des décisions, on tire des conclusions, on adopte des comportements "débiles". On perd le sens des choses et de la réalité. Par exemple, si vous ne ressentez aucune émotion, vous ferez des erreurs d'appréciation et vous risquez de faire des choix contraires à votre intérêt ou à celui des autres. Sans émotion, le cerveau perd la raison !" <sup>39</sup>

Parce qu'être engagé dans un processus d'insertion socio-professionnelle, c'est chercher des passages vers d'autres modes d'existence, et que, comme l'écrit Tanguy de Foy dans l'un de ses articles "trouver des passages vers d'autres modes d'existence. C'est ce qui se passe à travers, [...] la médiation expressive qu'est l'écriture et sa liberté d'utilisation."

---

<sup>37</sup> Propos d'une participante, lors de la séance de clôture des ateliers, durant la session septembre-décembre 2011. Je n'ai pas voulu faire les corrections orthographiques qui s'imposeraient en d'autres circonstances puisque ce n'est pas l'objectif de l'atelier...

<sup>38</sup> Propos d'une participante, durant la session janvier-juin 2012. Je n'ai pas voulu faire les corrections orthographiques qui s'imposeraient en d'autres circonstances puisque ce n'est pas l'objectif de l'atelier...

<sup>39</sup> SIAUD-FACCHIN, Jeanne, p. 29.

## Conclusion

Si au démarrage de ce travail écrit, j'avais encore quelques hésitations à oser utiliser les termes « ateliers d'expression » pour dire quelque chose de l'atelier d'écriture que j'anime aujourd'hui sur mon lieu de travail, aujourd'hui, c'est avec plus d'assurance que j'ose suivre l'intuition qui est la mienne : il y a du sens à introduire, dans des associations comme celle dans laquelle j'exerce mon métier de formatrice depuis bientôt 14 ans, des ateliers d'expression. J'ai nommé précédemment les raisons qui me poussent à le penser ? Je n'y reviendrai donc pas...

Mais, si l'atelier que j'ai tenté de présenter au fil de toutes ces pages me semble avoir tout son sens, je ne voudrais jamais prétendre qu'il est la seule et unique manière d'animer un atelier d'écriture là où je travaille. Actuellement, à Proforal, nous sommes quatre à animer des ateliers d'écriture. Toutes, nous avons notre pratique, différente de celle de notre voisine. Souvent, nous les confrontons, et parfois, nous nous laisserions bien tenter par l'idée de les uniformiser... (Quoi de plus normal dans un monde où s'impose un modèle unique ?) Or, je pense que, de la même manière que chez nous, chaque formateur a une pratique personnelle, celle en laquelle il croit, avec laquelle il se sent à l'aise, nous devons conserver cette variété des pratiques dans le domaine de l'animation d'atelier d'écriture, et en faire une richesse par l'échange, la discussion, la co-construction. Nous ne devons pas fermer les portes, définir une pratique et s'y tenir, mais plutôt échanger, aller piller, co-pier nos voisins, la pratique des uns enrichissant, questionnant, remettant en question et donc cadrant la pratique des autres. Après tout, peut-être la diversité de nos pratiques fait-elle échos à la diversité de notre public, à la diversité de la société dans laquelle nous vivons, et nos échanges de pratique font-ils échos à la rencontre de cultures qu'il faudrait encourager pour aller ensemble vers plus d'échanges au lieu que vers plus d'intégration, d'insertion (ces mots rimant furieusement avec « assimilation »).

Enfin, je pense que si d'autres médias que l'écriture (comme le chant, la danse, l'argile, la peinture, le rythme, etc.) peuvent être utilisés durant ces ateliers pour aller vers l'expression, c'est celui de l'écriture qui doit être privilégié dans l'institution où je travaille parce que les personnes qui frappent à la porte de notre institution arrivent avec une demande d'apprentissage du français écrit et oral, et que c'est à cette demande que nous devons répondre. Mais, cette demande va impliquer de mettre au travail toute une série d'autres choses (son rapport à soi, aux autres, au cadre, à la règle, au monde, etc.), mise au travail à laquelle les ateliers d'expression offrent un cadre intéressant.

Et pour en finir vraiment, je voudrais encore ajouter à ma réflexion celle de Vincent Tovato, trouvée au fil de ma lecture du dernier numéro 183 du Journal de l'alpha, réflexion à propos de cette « fameuse » demande des stagiaires, réflexion qui fait écho à certaines des pensées qui me traversent parfois... Parlant de sa pratique d'animateur d'atelier d'écriture, il écrit : « Les 'fautes' d'écriture sont considérées comme des formes d'expression à distance de la norme. L'écrit ne se réduit pas à un code et à une norme mais est la projection d'une parole qui se tente. La parlécriture ne considère pas la faute mais seulement la forme (expressive, créatrice) d'une parole. [...] L'objection vient de suite : « C'est très beau tout ça, mais les apprenants doivent quant même connaître le français commun... sinon il n'est pas possible de communiquer... ça renforce la marginalisation... ce que les participants demandent c'est du vrai français comme à l'école... ». Ce à quoi Vincent Trovato répond par : « Nous ne sommes pas convaincus que c'est ça que demandent les apprenants. On ne demande rien en dehors d'un contexte qui propose de demander ceci ou cela. Il y a un conditionnement. On demande de

l'alphabétisation comme on demande n'importe quel autre produit du marché. Ici aussi la demande est produite. [...] La marginalisation commence quand on ne reconnaît pas l'autre dans sa spécificité, quand on impose l'insertion ou l'intégration sociale, culturelle, professionnelle, citoyenne. Avant tout laisser être, laisser devenir dans sa différence. Avant tout, un dissensus. Sur la base de quoi les confrontations plurilingagères seront riches. »<sup>40</sup>

J'aurais beaucoup d'autres choses à écrire encore, à penser encore, à propos de ces ateliers d'écriture/écriture/expression que j'anime sur mon lieu de travail. Sur papier, j'avais par exemple encore jeté des réflexions autour de la posture de l'animateur, autour de la règle « Rien ne sort de l'atelier », etc. Mais, tout ne pouvant être dit, il faut bien me résigner à mettre ici un point final à ce travail, ce qui m'ouvre d'ores et déjà des pages sur d'autres écrits futurs. La castration, la frustration, le manque ne nourrissent-ils pas le désir ?

---

<sup>40</sup> Vincent Trovato, p. 99-100.

## Bibliographie

ARCHAMBEAU, Sylvie, L'atelier d'expression en psychiatrie, L'expérience de Libourne., Toulouse, Editions Erès, Collection Trames, 2010.

De Foy, Tanguy, Le cadre comme révélateur, Module d'Expression Créative, intervention lors du Vème anniversaire C.Th.A, le 13 mars 1999.

De Foy, Tanguy, La question du cadre : de l'éthique à la poétique et retour, intervention.

FLORENCE, Jean, Art et thérapie, liaison dangereuse ?, Facultés Universitaires Saint-Louis, Bruxelles, 1997.

GONTIER, Alain, « Atelier « Parole et écriture » », intervention dans le cadre du colloque « Psychiatrie, art et société » organisé par le CODE de l'Equipe du 25 au 27 octobre 2000.

LAFARGUE, Guy, "Opéra Bouche 2", in : Pratiques Corporelles, n° 108, septembre 1995.

ROBIN, Didier, Adolescence et insécurité., yapaka.be, Ministère de la Communauté française, 2009.

SIAUD-FACCHIN, Jeanne, Trop intelligent pour être heureux ? L'adulte surdoué., Odile Jacob, Paris, 2008.

TROVATO, Vincent, « Parlécriture. Pour devenir sujet de sa parole, pour se confronter à la parole de l'autre. », in : Journal de l'alpha, n° 183, Ateliers d'écriture. Ecrire pour construire sa pensée, modifier son rapport au monde., mars-avril 2012, Lire et Ecrire, Communauté Française.

VERBIST, Yolande, « Craquelures : liens entre difficultés d'écriture et violence », in : Journal de l'alpha, n° 183, Ateliers d'écriture. Ecrire pour construire sa pensée, modifier son rapport au monde., mars-avril 2012, Lire et Ecrire, Communauté Française.